

J.W. GÖTTE
O. WIRTH



LE
SERPENT
VERT

CONTE SYMBOLIQUE
TRADUIT ET COMMENTÉ PAR
OSWALD WIRTH



L'ÉTOILE
FLAMBOYANTE
ÉDITIONS



LE SERPENT VERT

Godfrey



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
33 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE 1 À 33
COMPOSANT L'ÉDITION ORIGINALE
DE L'ÉTOILE FLAMBOYANTE

N° ████ / 33



Retrouvez tous nos ouvrages sur
letoileflamboyante.org

ISBN 978-2-9594646-4-5 Format PDF
© L'Étoile Flamboyante Éditions, Paris, 2024.

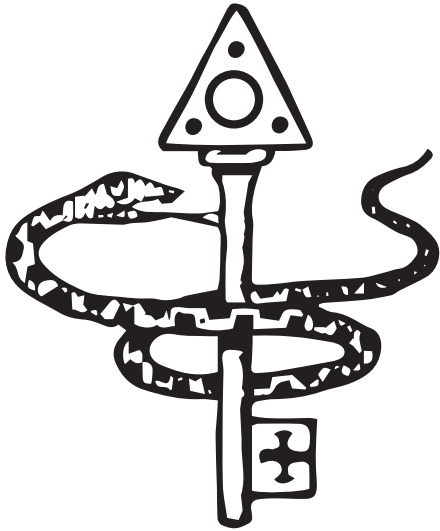
J.W. GÖETHE

LE
SERPENT
VERT

∴

TRADUCTION
OSWALD WIRTH





LE SERPENT VERT

∴

J.W. GÛTHE

TRADUCTION
OSWALD WIRTH



PRÉFACE

D'ALBERT LANTOINE

AUX ÉDITIONS DU NOUVEAU MONDE - 1922

Du temps lointain où je débutais dans les Lettres par des études sur les Romantiques, j'ai gardé dans ma mémoire ce mot de Théophile Gautier sur Gérard de Nerval :

« Un des premiers il traduisit Faust, et le Jupiter de Weimar, lisant cette version qui est un chef-d'œuvre, dit que jamais il ne s'était si bien compris. »

Pourquoi n'ai-je pas oublié cette phrase ? Parce que sa signification ne m'était pas apparue. Je la sentais lourde de sens, mais mes vingt ans ne savaient pas encore que la pensée d'un homme peut dépasser les limites de sa propre intelligence.

Que de fois entendons-nous dire avec ironie : « Ce critique qui analyse cette tragédie de Racine y découvre des beautés auxquelles le poète lui-même n'a peut-être pas songé. » C'est ne pas se rendre compte que la lettre ne limite pas l'esprit et oublier la vertu mystérieuse de ce qu'on est convenu d'appeler l'Inspiration. Toute idée a des résonances multiples et notre vision ne doit pas se borner à son décor.

Les commentateurs avisés d'un philosophe n'aident pas seulement le public à comprendre son idéologie, ils la lui révèlent à lui-même.

Voyez Goethe! Je n'ai pas la prétention, même dans quelques mots, d'étudier son œuvre, ma tâche devant se borner à présenter au public l'éclaireur subtil de sa pensée. Mais, sans ce dernier, comment ne me perdrais-je pas dans cette œuvre si riche et si touffue, à laquelle se pourrait appliquer si justement ce vers d'Albert Samain :

« *C'est la forêt du Songe et de l'Enchantement.* »

Forêt pleine de soleil et d'ombre, mais d'une ombre qu'on sent aussi pleine de lumière, forêt où la clarté du paganisme grec se marie au symbolisme obscur des croyances germaniques, et où il semble que l'on voit parfois danser *Vénus* avec *Titania*.

Comment me reconnaîtrais-je par exemple dans le conte que voici sans le fil d'Ariane que me tend complaisamment M. Oswald Wirth ?

Goethe-Wirth. Certes il ne sied pas de donner à l'alliance de ces deux noms un sens analogique qu'elle ne doit pas avoir. Mais j'imagine – comme une scène de Faust – le blanc patriarche de Weimar penché sur le visage ascétique d'Oswald Wirth et écoutant d'une oreille attentive l'ingénieuse interprétation de ses rêves. D'ailleurs les Allemands eux-mêmes ne s'étonneraient pas de ce rapprochement. Ils savent qu'il n'est pas actuellement de chercheur plus expert que M. Wirth dans l'étude des symboles. Il est le grand déchiffreur des hiéroglyphes, des nombres et des pantacles où des sages prudents ont jadis dissimulé aux Barbares les richesses de leur intelligence. Il dévoile aux prêtres qui l'ont oublié et aux francs-maçons qui ne l'ont jamais su le mystère inclus dans l'ésotérisme de leurs gestes.

En France, Oswald Wirth compte aussi des admirateurs, mais chez nous toute réputation d'occultiste ne va pas sans inspirer quelque méfiance. Il y a eu – et il y a encore, hélas! – trop de

charlatans qui ont prostitué le Grand Œuvre pour l'exploitation de misérables crédulités.

Mais M. Oswald Wirth, malgré les syllabes cabalistiques de son nom, est un sorcier moderne. Le tarot n'est pas un jeu de cartes biseautées dans les mains de ce grand honnête homme. Cette présentation paraîtra trop élogieuse — surtout à M. Wirth lui-même — au sujet de ce petit livre où il n'a pu donner toute la mesure de sa « divination ». Mais n'oublions pas que M. Wirth est l'auteur du Livre du Maître, et je tiens à redire ici ce que j'écrivais de lui à propos de la publication de son Symbolisme hermétique :

«C'est l'élévation de son âme qui fait son intelligence lucide. Pour voir clair en autrui il faut être soi-même débarrassé de toute souillure morale. La clairvoyance de Ceux que la gratitude populaire a sanctifiés n'avait pas d'autre source que la pureté de leur existence.»

Emerson — ce croyant qui s'est approché du panthéisme de Goethe avec une inquiétude éblouie — devine Wirth lorsqu'il écrit :

«Tout esprit qui ne veut pas se mentir, à force de droiture... peut résoudre toutes les difficultés comme le soleil d'été fond les nues.»

Wirth est possédé comme son maître de la «sympathie universelle». Moi qui suis au fond un misanthrope qui souffre de la laideur humaine, j'admire avec humilité cet homme qui s'en accommode. Il n'en souffre pas, lui, parce qu'il la domine. Il regarde les erreurs sans s'en indigner, uniquement préoccupé d'être le nautonnier — le Passeur du conte — pour qui les écueils sont peut-être des jalons utiles pour aborder à la vérité. Il sait que les maux participent à l'enchaînement des choses, des êtres et des événements, et que ce sont les pauvres petites lueurs éparses qui finissent par produire une grande lumière.

Ce spiritualiste qui accomplit des miracles ne fait pas sourire mon scepticisme impénitent. Toute beauté soit physique soit morale m'emplit d'une émotion sacrée. Et tel le mécréant qui instinctivement se découvre dans un temple où des consciences égarées sont venues chercher asile, je salue ce songeur qui, quoique ou parce que détaché de toute religion dogmatique, est le plus religieux des hommes.

∴

Lisez ce conte. Sans la traîne lumineuse du Serpent vert et sans la Lampe du vieillard, je suivrais les Feux Follets ou je m'égarerais dans la féconde obscurité du Fleuve et du Jardin magique.

Sans Oswald Wirth je marcherais comme un aveugle derrière l'imagination de Goethe.

Aussi paradoxale que puisse paraître cette affirmation, je dis que le disciple est aussi utile que le Maître. Jean complète Jésus. Le rêve inaccessible de l'un, l'autre le fait descendre des nues parmi la terre, l'inspiré doit à son interprète le respect qui s'attache à son Verbe.

C'est de la sagesse de son Prophète qu'est faite la grandeur d'un Dieu.

Albert LANTOINE

AVANT PROPOS

D'OSWALD WIRTH

AUX ÉDITIONS DE NOUVEAU MONDE - 1922

Dans l'œuvre d'un penseur aussi prodigieux que Goethe rien ne saurait être insignifiant. Tout n'y est cependant pas d'un égal attrait littéraire. Le poète semble avoir été préoccupé de ne rien laisser perdre et de conserver à la postérité ses vues sur les sujets les plus variés; ainsi naquirent des recueils dénués de cette unité si chère à notre esthétique gréco-latine. *Les Années de voyage de Wilhelm Meisler* rentrent dans cette catégorie, de même que les *Entretiens d'émigrés allemands*, qui, rédigés en 1795, prennent leur point de départ dans les événements de l'époque, puis fournissent à Goethe l'occasion d'attribuer aux interlocuteurs qu'il met en scène des récits de faits étranges rentrant dans le domaine du psychisme.

Mais en guise de couronnement, et comme pour remercier le lecteur de ne pas s'être laissé rebuter, le grand artiste a voulu lui offrir un joyau ultra-précieux, qui n'a son pendant dans aucune littérature.

Il s'agit d'un conte merveilleux à tous les points de vue, qui n'a pu être conçu que sous l'influence de ce somnambulisme spécial, auquel Goethe attribuait lui-même la production de ses plus purs chefs-d'œuvre. Tandis qu'il formait ses phrases d'après les images qui se présentaient devant son esprit, l'écrivain ne s'attardait certes pas à se demander le sens des symboles qu'il avait mission de fixer. Peintre, il ne songeait qu'à extérioriser sa

vision intérieure, en la rendant fidèlement, sans la troubler par la recherche intempestive d'un ésotérisme profond.

La divination du sens caché des œuvres d'art ne rentre pas, en effet, dans les attributions normales de l'artiste. Il faut que celui-ci soit doublé d'un philosophe, d'un abstracteur de quintessence, pour que, a posteriori, il puisse discerner toute la portée des symboles dont il s'est servi. Nul mieux que Goethe n'a pu bénéficier de cette double personnalité; mais le génie créateur l'emportait franchement chez lui sur l'intuition spéculative, qui ne prit sa revanche que dans l'extrême vieillesse. Il nous a laissé des énigmes splendides, qui s'imposent à notre admiration, mais dont le mot ne nous a pas été livré. Goethe avait-il la pudeur de sa pensée intime? Croyait-il devoir laisser énigmatique ce qu'il lui répugnait d'expliquer? Toujours est-il qu'il est constamment resté muet quant à l'ésotérisme de ses œuvres à sens voilé. Le symbole ouvre une fenêtre sur l'infini. La pensée n'arrive jamais à en saisir toute la portée. Goethe, très certainement, s'en rendait compte, d'où son ironie à l'endroit des tentatives d'interprétation de son symbolisme.

Je n'ai pas la prétention de révéler tout ce que Goethe a voulu taire; mais, comme à tant d'autres, le génial poète m'a énormément donné à réfléchir. *Faust* et *Wilhelm Meister* avaient surtout fourni matière à mes efforts d'exégèse; mais, jusqu'à ces dernières années, j'ignorais le conte symbolique du *Serpent Vert*.

Le texte m'en fut communiqué, fin 1908, par le Dr Carl Lauer, qui avait lu dans *l'Acacia*, mon étude intitulée: *Un Symbolisme inquiétant*¹. M'attribuant un don particulier pour le déchiffrement des énigmes, ce savant occultiste voulut bien m'adresser l'*Illustrierte Zeitung* du 4 décembre 1902, où j'ai pu lire le conte le plus fascinant que je connaisse.

Le symbolisme en est complexe et je n'ai pu l'interpréter, de

prime abord, que dans ses grandes lignes. Puis, j'ai longuement médité, me demandant le sens des détails, en m'aidant d'une très remarquable dissertation du professeur Dr August Wolfstieg, de Berlin, parue dans le numéro de janvier 1912 des *Monatshefte der Comenius-Gesellschaft für Kultur und Geistesleben*.

Cet auteur nous montre Gœthe se promenant un soir le long de la Saale, aux environs d'Iéna, tandis que, sur la rive opposée, une dame vêtue de blanc faisait entendre les modulations de sa voix harmonieuse au milieu d'un groupe d'amis. Le crépuscule poétisait la scène; mais voici que surgissent deux étudiants, qui, riant aux éclats, se font traverser par un vieux passeur, dont la cabane s'élevait au bord de la rivière. Les étourdis s'amuse à faire vaciller la barque et plaisantent le nocher qui les exhorte au calme.

Tel serait le grain de réalité qui, tombé dans l'imagination du poète, y aurait fait éclore le merveilleux récit que je me suis appliqué à traduire littéralement. Il ne fallait pas songer à en donner un résumé, car aucun détail n'y est oiseux: tout s'y tient, tout y a sa raison d'être et sa signification.

Le prince Constantin de Weimar s'évertua, nous dit-on, à démêler le sens mystique de ce conte, auquel Gœthe n'a donné aucun titre particulier, comme s'il avait entendu en faire son conte par excellence. Le fait est que la clef de tout un côté de la symbolique de Gœthe nous est très probablement fournie par cette fable, qui réserve le plus beau rôle à certain Serpent Vert.

À ce titre, l'essai d'interprétation que j'en ai risqué trouvera grâce, j'espère, aux yeux des amateurs de vérités cachées, non moins que ma traduction, littérairement si indigne de l'original sorti de la plume du plus admirable écrivain des temps modernes.

Oswald WIRTH

INTRODUCTION

D'OSWALD WIRTH

AUX ÉDITIONS DU SYMBOLISME - 1935

Grâce à M. Theodor Friedrich, auteur d'une savante étude sur les contes de Goethe, je puis ajouter quelques précisions concernant la genèse du *Serpent Vert*.

Il ressort de la correspondance échangée, en 1795, entre Goethe et Schiller, que l'auteur du *Märchen* entendait composer un conte conforme à l'esthétique littéraire du genre. Or, Goethe estimait qu'un récit fantastique ne doit viser qu'à distraire agréablement le lecteur en lui ménageant des surprises, sans lui proposer de torturantes énigmes. Fidèle à cette conception d'un conte dépourvu d'esotérisme, Goethe se mit au travail en s'abandonnant à sa fantaisie, s'amusant des images qui lui venaient et ne songeant qu'à les coordonner en récit captivant. Ne s'étant préoccupé de symboliser quoi que ce soit, comment le poète ne se serait-il pas divertì des interprétations subtiles suggérées par ses prétendues arrière-pensées? Il avait systématiquement fait abstraction de tout hermétisme, et voilà les imaginations en délire d'exégèse !

Philosophe rationaliste. Goethe sourit; il répond avec politesse, mais non sans ironie, aux enthousiastes félicitations du prince Auguste de Gotha, pour qui le *Märchen* dissimule une puissante Apocalypse. Goethe déclare n'avoir pas songé à prophétiser et encore moins à refléter ses contemporains dans la lourdeur d'un

géant ou la vulgarité de têtes de choux. « Votre Altesse en jugera par ma propre interprétation, que je ne compte publier qu'après 99 prédécesseurs, car, en pareil cas, ce n'est jamais que le dernier interprète qui capte l'attention. » (*Lettre du 21 décembre 1795.*)

S'entretenant plus tard avec Riemer (21 mars 1609), Goethe prit texte des interprétations de l'Apocalypse, alors appliquées à Napoléon, pour attribuer une élasticité analogue au *Märchen*, interprété par Schubert en un sens et en des sens très différents par d'autres exégètes : « Chacun y devine quelque chose, mais nul ne parvient à discerner au juste ce dont il s'agit. »

Notons encore l'intention dont Goethe fit part à W. de Humboldt, le 27 mai 1796 de composer un conte, cette fois entièrement allégorique « d'où ne pourrait résulter qu'une œuvre d'art de valeur inférieure, si je n'avais l'espoir de distraire à chaque instant de l'allégorie par la vivacité de la représentation. »

Ce conte à ésotérisme prémédité n'a jamais vu le jour. Goethe préféra mettre au point, en 1807, *La Nouvelle Mélusine* et en 1811, *Le Nouveau Paris*, contes de jeunesse, à thème, sans prétention, qui n'ont tracassé aucun exégète. Ce sont des récits divertissants, mais qui ne donnent pas à réfléchir.

Le *Märchen*, au contraire, fascine le penseur. C'est une énigme réelle, dont Goethe lui-même, de son propre aveu, ne possédait pas le mot, et que je ne puis avoir la prétention d'avoir deviné, en dépit du talent que veut bien m'attribuer Albert Lantoin. J'ai fait de mon mieux, comme Charlotte von Kalb, l'épouse de Schiller, et, à sa suite, les interprètes successifs, qui ont publié leurs commentaires sur le *Märchen*. Nous étions déjà plus de trente en 1923. selon M. Theodor Friedrich, mais aucun de nous n'a pénétré l'impénétrable mystère, qui est celui de la nature humaine.

Les personnages du conte sont les acteurs du drame de la vie ; ils jouent, sous d'autres déguisements, dans tous les poèmes de profonde inspiration. Les créateurs de mythes ont su les évoquer et ils se sont révélés aux artistes qui ont tracé des images significatives comme celles du Tarot.

Dans le *Märchen*, c'est la vie actuelle, journalière, qui gonfle les eaux du Fleuve, dont les rives figurent le passé accompli et l'avenir projeté, rêvé. D'une rame experte, le Passeur maîtrise l'actualité ; sa barque est celle d'une foi fixe qui résiste aux opinions mouvantes. Lueurs capricieuses, les Feux-Follet, lèchent l'or superficiel du vrai, qu'ils sèment condensé en monnaie. Ce sont les beaux esprits bavards qui apparaissent dans la nuit de l'intelligence, pour répandre des notions subtiles, suggestives, bien que dénuées de profondeur. Fortuitement mis en goût d'alimentation lumineuse, le Serpent recherche l'instruction auprès des philosophes frivoles et s'éclaire intérieurement ; il digère l'or et devient lumineux à la façon des vers luisants. Sa phosphorescence lui permet de reconnaître les Rois de la crypte sacrée, où il précède le Vieux à la Lampe, dont la sagesse projette dans les ténèbres atténuées, une clarté sans ombre.

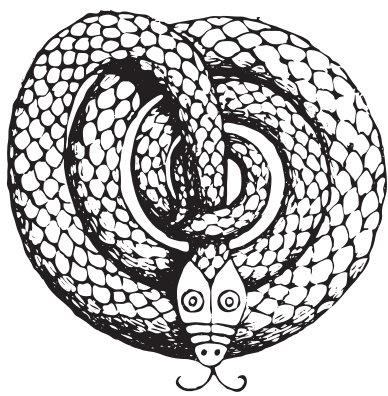
Sans aller plus loin, est-il admissible que de pareilles fantaisies soient vides de sens ? Si, en écrivant, Goethe était préoccupé de bonne littérature et non de mystères, il ne put échapper aux combinaisons secrètes de son génie poétique. Toute personnalité se complique d'états inconscients, surtout celle des grands imaginatifs, dont l'imagination peut travailler à l'écart du raisonnement délibéré. Rien ne le prouve mieux que le cas du *Märchen*.

Goethe a voulu rédiger un conte modèle, typique du genre. Il y a réussi au delà de son esthétique trop étroite. Acceptant ce qui lui venait à l'esprit, il est devenu le médium de son imagination géniale. Celle-ci conçoit et coordonne ce qui se rêve à l'insu de la prosaïque raison discourante. Le phénomène d'inspiration

s'explique par l'action sur l'entendement réceptif d'une pensée vivante, accumulée et organisée d'elle-même dans l'ambiance du sujet. Notre cerveau n'est sensible qu'à une faible partie de l'idéation qui gravite autour de nous. À l'artiste qui cherche le beau, le vrai peut venir par surcroît. N'hésitons pas à chercher dans le conte énigmatique de Goethe la vérité profonde, inexprimée, qui hantait l'esprit du prodigieux poète, dont la voyance fut du meilleur aloi.

Oswald WIRTH

Mai 1935



LE
SERPENT
VERT



ur la berge du large Fleuve, qu'une forte pluie avait enflé et fait déborder, se dressait une cabane, où, accablé par la fatigue du jour, le vieux passeur dormait profondément. Au milieu de la nuit, il fut réveillé par des appels, et, comprenant que des voyageurs demandaient à passer l'eau, il se hâta de sortir.

Au-dessus de sa barque attachée au rivage, il vit alors flamboyer deux grands Feux Follets, qui affirmèrent être très pressés et contrariés de ne pas se trouver déjà sur la rive opposée. Sans perdre de temps, le vieillard se hâta de démarrer, puis dirigea sa barque à travers le courant avec toute l'adresse qui lui était coutumière. Dans une langue inconnue, ses passagers échangeaient des sifflements avec une extrême volubilité, tout en poussant, par intervalles, de bruyants éclats de rire, sans arrêter de sauter çà et là, tantôt sur les bords et les bancs, tantôt sur le fond de la nacelle.

— La barque vacille ! cria le vieillard, et si vous vous agitez ainsi, vous allez nous faire chavirer ! Allons, lumières, asseyez-vous !

À cette recommandation, ils partirent d'un grand éclat de rire, se moquèrent du vieillard et s'agitèrent plus encore qu'auparavant. Le vieux batelier supporta patiemment toutes les impertinences et ne tarda pas à toucher terre.

– Voilà pour votre peine ! s'écrièrent alors les voyageurs, et, tout en se secouant, ils firent tomber dans la barque humide bon nombre de brillantes pièces d'or.

– Au nom du ciel, que faites-vous là ? gémit alors le vieillard. Vous avez donc juré ma perte ! Si une seule pièce d'or était tombée dans l'eau, le Fleuve, qui ne peut souffrir ce métal, se serait soulevé en masses énormes pour m'engloutir avec ma barque. Quant à vous, je me demande ce qui vous serait advenu. Reprenez donc votre or !

– Nous ne pouvons rien reprendre de ce que nous avons semé en nous secouant.

– Alors, vous m'infligez la corvée de ramasser votre or pour aller l'enfouir dans le sol, répartit le vieux, tout en se courbant et en recueillant les pièces brillantes une à une dans son bonnet.

Les Feux Follets venaient de sauter sur le rivage, lorsque le vieux leur cria : Et mon péage ?

– Qui refuse l'or n'a qu'à travailler gratuitement, répondirent les Feux Follets.

– Sachez qu'on ne peut me payer qu'en fruits de la terre !

– Les fruits de la terre ? Nous les dédaignons et n'y avons jamais goûté.

– Tant pis, car je ne puis vous lâcher tant que vous n'aurez pas promis de me livrer trois choux, trois artichauts et trois gros oignons.

Les Feux Follets essayèrent de s'esquiver en badinant, mais ils se sentirent retenus au sol d'une manière incompréhensible. Jamais ils n'avaient éprouvé rien d'aussi désagréable. Ils promirent donc de satisfaire très prochainement aux exigences du passeur. Celui-ci leur rendit la liberté, puis repoussa sa barque dans le courant. Il était loin déjà, lorsque les Feux Follets se mirent à le rappeler : Eh vieux ! Écoutez-nous ! Écoutez-nous, vieux ! Nous avons oublié le plus important !

Mais il était trop éloigné pour les entendre. Il venait de se laisser

entraîner le long de la rive, en vue d'atteindre une région montagneuse, où il pourrait enfouir l'or périlleux en un lieu que l'eau ne risquait jamais d'atteindre. Il trouva, en effet, entre de hauts rochers une énorme crevasse où il déversa le précieux métal, puis, satisfait, il voga vers sa cabane.

Cette crevasse abritait une belle Couleuvre verte, qui fut tirée de son sommeil par le tintement de l'or heurtant le roc. À peine eut-elle aperçu les disques lumineux, qu'elle se précipita sur eux pour les dévorer gloutonnement, en recherchant avec soin toutes les pièces qui s'étaient éparpillées entre les broussailles et les fentes du rocher.

Dès que l'or fut englouti, il procura au Serpent une sensation délicieuse en se dissolvant dans ses entrailles, pour se répandre ensuite dans tout son corps. À son immense joie, la Couleuvre constata qu'elle était devenue transparente et lumineuse. De longue date, on lui avait annoncé que ce phénomène était possible, mais il lui restait des doutes quant à sa durée. La curiosité, non moins que le désir de s'assurer pour l'avenir la possession de la lumière, poussèrent donc la couleuvre à quitter la crevasse afin de rechercher qui pouvait avoir répandu cet or admirable. Elle ne trouva personne, mais n'en prit que plus de plaisir à s'émerveiller de l'agréable lumière qu'elle répandait sur la fraîche verdure, au fur et à mesure qu'elle se glissait entre les herbes et les buissons. Toutes les feuilles brillaient comme des émeraudes, toutes les fleurs apparaissaient transfigurées de la manière la plus ravissante. Elle explora vainement la solitude sauvage ; mais elle reprit espoir en arrivant sur un plateau, d'où elle aperçut dans le lointain une lueur analogue à la sienne.

– Voilà donc enfin mon semblable ! s'écria-t-elle en s'élançant dans la direction reconnue. Le désagrément de se frayer un passage à travers marais et roseaux, n'arrêta pas son élan. Sans doute, ses préférences allaient à la sécheresse des prairies élevées et aux escarpements des rochers, où elle aimait à se nourrir de

plantes aromatiques, tout en s'abreuvant de rosée tendre ou d'une limpide eau de source ; mais, pour l'amour de l'or délicieux et dans l'espoir de se saturer d'une adorable lumière, elle était prête à se soumettre à tout ce qui serait exigé d'elle.

Très fatiguée, la Couleuvre atteignit finalement une prairie marécageuse, où les deux Feux Follets prenaient leurs ébats. Elle se précipita vers eux, les salua, en se réjouissant de rencontrer d'aussi agréables seigneurs de sa parenté. Eux, se mirent à la frôler, à gambader au-dessus d'elle et à rire selon leur coutume.

– Chère tante, lui dirent-ils, bien que vous soyez de la ligne horizontale, la chose importe peu. Assurément nous ne sommes apparentés que du côté de la clarté, car, constatez à quel point nous habille une svelte longueur, nous autres seigneurs de la ligne verticale !

À ces mots, les deux flammes, sacrifiant toute largeur, s'étirèrent en fuseaux longs et pointus au possible.

– Ne le prenez pas en mauvaise part, chère amie ; mais quelle famille pourrait se targuer de nos avantages ? Depuis que les Feux Follets existent, aucun ne s'est jamais assis, ni couché.

La Couleuvre se sentit très mal à son aise en présence de semblables parents. Elle avait beau dresser la tête de toutes ses forces, elle n'ignorait pas qu'elle serait obligée de la courber vers la terre dès qu'elle aurait à se déplacer. Si, précédemment, elle s'était extraordinairement plue dans le sombre bocage, il lui semblait maintenant qu'elle perdait de sa phosphorescence auprès de ses cousins, et elle craignit même de la voir disparaître entièrement. Dans son anxiété, elle s'enquit précipitamment auprès des brillants seigneurs de la provenance de l'or, récemment tombé dans la crevasse du rocher. Elle supposait que cette pluie de métal avait ruisselé directement du ciel.

Les Feux Follets, pour toute réponse, se contentèrent de rire et de

se secouer, en semant autour d'eux des pièces d'or à profusion.

La Couleuvre se jeta rapidement sur elles pour les avaler.

– Bon appétit, dirent aimablement ces messieurs, faites honneur au menu, nous avons de quoi vous régaler.

Ils continuèrent à se secouer avec une grande agilité, si bien que la Couleuvre n'arrivait plus à ingurgiter assez vite la nourriture précieuse. Cette fois, elle devint visiblement de plus en plus lumineuse, au point d'en arriver à éclairer d'une manière vraiment féerique, alors que les Feux Follets s'étaient notablement amincis et rapetissés, sans rien perdre cependant de leur joyeuse humeur.

– Je vous en suis à jamais reconnaissante, articula la Couleuvre, dès qu'à la suite de ce repas il lui fut possible de reprendre haleine. Exigez de moi ce que vous voulez : tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai pour vous.

– Parfait ! s'écrièrent les Feux Follets ; dis-nous où demeure la belle Lilia. Conduis-nous aussi vite que possible au palais et au jardin de la belle Lilia : nous mourons d'impatience de nous jeter à ses pieds.

– Je ne puis, hélas, vous rendre immédiatement ce service, répliqua la Couleuvre avec un profond soupir. La belle Lilia habite malheureusement de l'autre côté de l'eau.

– L'autre côté de l'eau ! Nous qui venons de nous faire traverser par cette nuit orageuse ! Combien cruel est le Fleuve qui nous sépare ! N'y aurait-il pas possibilité de rappeler le vieux passeur ?

– Ce serait peine perdue, reprit la Couleuvre ; car, même si vous le rencontriez sur cette rive, il ne vous embarquerait pas. Il peut passer n'importe qui de ce côté, mais il lui est interdit de ramener personne en sens inverse.

– Nous voilà dans de beaux draps ! N'y a-t-il pas un autre moyen de traverser l'eau ?

– J'en connais deux, mais ils ne sont pas utilisables en ce moment. Moi-même, je puis traverser ces messieurs, mais uniquement en plein midi.

- C'est une heure à laquelle nous n'aimons guère voyager.
- Alors, vous pouvez vous faire transporter le soir par l'ombre du Géant.
- Comment faut-il s'y prendre ?
- L'énorme Géant, qui ne demeure pas loin d'ici, n'a corporellement pas la moindre force. Ses mains ne soulèveraient pas un fêtu de paille, ses épaules ne supporteraient pas un fagot; mais son ombre peut beaucoup, sinon tout. C'est pourquoi il possède son maximum de puissance au lever et au coucher du soleil; aussi suffit-il, le soir, de se placer sur la nuque de son ombre: le Géant n'a plus, alors, qu'à marcher paisiblement vers la rive pour que son ombre transporte le voyageur par-dessus l'eau. Mais si, vers midi, vous voulez bien vous trouver sur la lisière du bois dont les taillis touchent au Fleuve, je me charge de vous traverser et de vous présenter à la belle Lilia. Si cependant vous redoutez trop la chaleur du jour, adressez-vous au Géant. Vous le rencontrerez vers le soir, aux abords de la crique rocheuse voisine; il ne manquera certes pas de se montrer fort complaisant.

Après s'être gracieusement inclinés, les deux aimables jeunes gens prirent congé et s'éloignèrent. La Couleuvre ne fut pas fâchée de les voir partir, car il lui tardait de se complaire dans sa propre lumière; puis elle avait à satisfaire une curiosité qui depuis longtemps la tourmentait singulièrement.

À force de se glisser dans les interstices des rochers, il lui était arrivé de faire une découverte étrange; car, bien que rampant sans lumière dans ces profondeurs, elle n'en savait pas moins distinguer au contact les différents objets. Elle était habituée à ne rencontrer que des produits naturels de forme irrégulière. C'est ainsi qu'elle glissait parfois entre les saillies de grands cristaux; des crochets ou des filaments d'argent natif frôlés au passage lui procuraient également une sensation particulière; enfin, plus d'une pierre précieuse, trouvée sur son trajet, avait dû à la Couleuvre d'être jetée à la lumière du jour. Mais, à son

immense surprise, l'investigatrice rampante avait reconnu, enfermés dans l'intérieur d'un rocher, des objets dont la forme trahissait une intervention humaine. Il y avait là des parois lisses ne lui offrant aucune prise pour grimper, des arêtes nettes et régulières, des colonnes bien formées, et, ce qui lui parut plus extraordinaire que tout le reste, des statues de personnages humains, composées d'airain ou de marbre très soigneusement poli, à en juger par ce qu'elle sentait en s'enroulant autour. Aussi éprouvait-elle le besoin de synthétiser par la vue toutes ces sensations tactiles, afin de contrôler ses suppositions. Se croyant désormais capable d'éclairer par sa propre lumière cette crypte merveilleuse, elle espérait pouvoir se rendre compte d'emblée de tous les objets étranges qu'elle renfermait. Elle fit donc diligence, et, habituée au trajet, elle ne tarda pas à gagner la fissure par où elle avait coutume de se faufiler dans le sanctuaire.

Dès qu'elle y eut pénétré, sa curiosité poussée à l'extrême lui fit jeter un regard circulaire sur la rotonde, que l'éclat qu'elle projetait ne parvenait pas à éclairer complètement. Les objets les plus rapprochés devinrent cependant discernables avec une suffisante netteté. Saisie d'étonnement et de respect, elle vit se dresser devant elle, dans une niche brillante, une statue d'or pur, représentant un roi vénérable. Bien que dépassant les dimensions naturelles, les proportions de cette figure dénotaient un personnage plutôt petit que grand. Son corps harmonieusement formé se drapait dans un manteau simple et sa chevelure était retenue par une couronne de chêne.

À peine la Couleuvre eut-elle contemplé la majestueuse image, que le roi se mit à parler.

- D'où viens-tu ? demanda-t-il.
- Des crevasses où réside l'or, répliqua la Couleuvre.
- Qu'y a-t-il de plus splendide que l'or ? poursuivit le roi.
- La lumière ! répondit la Couleuvre.
- Qu'y a-t-il de plus réconfortant que la lumière ? interrogea encore le roi.

– La parole ! lui fut-il répondu.

Pendant ce dialogue, la Couleuvre avait jeté un regard de côté et découvert ainsi une autre statue magnifique. Une niche contiguë abritait, en effet, un roi d'argent, de haute taille, mais de formes plutôt fluettes. Il était assis ; son costume portait une riche ornementation, rehaussée encore par les pierres précieuses dont étincelaient sa couronne, sa ceinture et son sceptre. Son visage respirait une altière sérénité. Le personnage semblait vouloir prendre la parole, lorsque, dans le marbre de la paroi, une veinure jusqu'ici foncée s'éclaira subitement, au point de répandre une agréable lumière dans tout le sanctuaire. Cette clarté rendit visible un troisième roi, qui, dans sa puissante masse d'airain, ressemblait moins à un homme qu'à un rocher. Pesamment appuyé sur sa massue, il trônait comme écrasé sous sa couronne de lauriers. La Couleuvre aurait voulu s'enquérir aussi d'un quatrième roi, plus éloigné d'elle que les autres ; mais, à ce moment, la roche s'ouvrit à l'endroit de la veine lumineuse, qui lança un éclair fulgurant, puis disparut.

L'attention du Serpent fut alors accaparée par l'homme qui venait de sortir de l'épaisseur du rocher. De taille moyenne, il était vêtu comme un paysan et tenait à la main une petite lampe à flamme si paisible, que le regard aimait à s'y reposer. Il s'en dégageait une clarté merveilleuse qui éclairait toute la crypte, sans porter aucune ombre.

– Pourquoi viens-tu, puisque nous avons de la lumière ? demanda le roi d'or.

– Vous savez que je ne dois pas éclairer les ténèbres.

– Mon règne prend-il fin ? questionna le roi d'argent.

– Cela n'arrivera que tardivement ou jamais, répondit le Vieux.

D'une voix forte, le roi d'airain se mit à interroger :

– Quand me lèverai-je ?

– Bientôt.

– Avec qui dois-je m'allier ?

– Avec tes frères aînés.